

## DISTANCES DE MARCEL THIRY: PARALLÈLES ET SIMULTANÉITES

### 1. La *belgitude* thiryenne: une condition

Depuis quelques années, la plupart de *l'intelligentsia* francophone de Belgique,— littéraire notamment, ou surtout—, s'est penchée sur la spécificité de sa condition propre et de ses circonstances géo-culturelles dans le vaste cadre planétaire issu de l'émergence et affirmation de la pluralité des cultures. En témoignent plusieurs ouvrages-débats collectifs d'où se dégagent soit un malaise mal contenu, et souvent source inépuisable d'écriture; soit encore un enthousiasme et un bonheur d'une écriture qui prend simultanément conscience de sa valeur et de sa chance (1).

Dans ce contexte culturel, le thème,— ou plutôt l'obsession—, de l'exil ainsi que la difficile gestion du rapport au français, à la France et à Paris, auquel s'ajoute une incontournable absence d'Histoire, semblent constituer le lot de la plupart des écrivains de langue française de Belgique. Un lot auquel n'échappe guère Marcel Thiry, poète et romancier wallon de Liège et digne représentant de tout ce que la littérature a pu connaître au cours de ce XX<sup>ème</sup> siècle qui nous quitte.

Né en 1897 à Charleroi, et installé plus tard et définitivement à Liège, Marcel Thiry ne fait plus partie des générations de précurseurs flamands ou nationalistes wallons notamment, qui ont donné naissance à une certaine littérature française produite, malgré elle, en Belgique. Son parcours biographique le conduit à une militance politique et sociale des plus marquées en Belgique, et que trahit un ensemble d'écrits politiques. Un engagement volontaire et enthousiaste dans l'armée belge vers 1915 l'enverra en Russie où la révolution bolchéviste le surprendra. Il rejoint la Belgique via l'Amérique du nord; un voyage qui l'initiera à un style de vie itinérant et cosmopolite, et fera de lui une version belge de Blaise Cendrars. Sa sensibilité poétique naît justement ici, et s'affirme dans **Toi qui pâlis au nom de Vancouver**, recueil de ses premiers poèmes.

Une fois la paix revenue, nous le retrouvons en Belgique achevant ses études de Droit et, en 1927, reprenant en main des affaires familiales bien chancelantes. Mais c'est l'activité littéraire et l'engagement politique dans la mouvance du Rassemblement Wallon,— parti destiné à défendre les droits des francophones de Belgique —, qui prennent le dessus chez Marcel Thiry. C'est en fait toute une vision du monde moderne, nourrie par le périple exotique et la condition cosmopolite, que traduit la poésie thiryenne.

Seulement voilà: l'auteur de **Toi qui pâlis au nom de Vancouver** (1924), de **Usine à penser des choses tristes** (1955), de **Vie Poésie** (1958), du **Festin d'Attente** (1963); et **Echec au Temps** (1945), ainsi que des **Nouvelles du Grand Possible** (1960) n'en demeure pas moins un écrivain belge. Et comme le rappellent Burniaux et Frickx: "Mais qu'un écrivain de Liège ou de Bruxelles rivalise de finesse avec Anouilh ou Giraudoux, personne, à Paris, ne voudra croire qu'il est Belge" (2), un avatar ou une "mauvaise réputation" qui n'en finit pas de "(...) grever lourdement le destin de [ces] écrivains" (3) de Belgique. Marcel Thiry aurait donc été lui aussi victime d'une dure incompréhension institutionnelle, d'une non-reconnaissance à Paris "(...) ce qui explique [selon Pierre Halen] sans doute en partie la fragilité de sa légitimation en Belgique" (4). Une légitimation d'autant plus polémique que, chez Marcel Thiry, l'écriture fait souvent figure de support, de "second métier" et est sujette aux multiples interprétations et lectures: tantôt trop institutionnelle, académique, voire classique (songeons à sa présidence de l'Académie Royale pendant les années soixante); tantôt novatrice ou expérimentale, exploratrice des genres réputés mineurs ou hybrides (science-fiction, contes, nouvelles, un certain fantastique). Pierre Halen préfère voir chez Marcel Thiry un écrivain échappant, malgré lui, à tout classement formel ou générique, un écrivain qui aurait plutôt tout misé sur une matière, sur un projet (éthique, entre autres), qui véhiculent "une problématique cohérente" (5), et qui, pour cette raison même, dépasse toute dichotomie poésie-prose au profit final, il est vrai, de la prose, ce "champ d'épanouissement plus aisé" (6).

Quoi qu'il en soit, c'est bel et bien avant tout un seul projet d'écriture auquel l'auteur s'est maintenu fidèle, qui s'inscrit inlassablement dans les poèmes, les romans, les contes, les nouvelles, voire les écrits plus spécifiquement politiques de Marcel Thiry. En somme, "une réflexion sur un problème de la réalité" (7), un abordage, souvent métaphysique de la problématique spatiotemporelle, description implicite de la finitude humaine, imprégnée d'un "pessimisme fondamental", pour reprendre Pierre Halen (8); ou encore transposition, en littérature, des images de l'absence, du désir et de l'obsession du temps. Un projet que **Les Nouvelles du Grand Possible** accueillent et travaillent dans une hybridation générique parfois encombrante.

Nous nous proposons de ne nous pencher que sur **Distances**, nouvelle où, entre autres caractéristiques nettement thiryennes, le temps fait l'objet d'une réflexion éthique et d'une complexe élaboration du récit. Sa structure nous suggère l'image de l'horlogerie. Le récit n'hésite pas à récupérer le cadre liégeois, façon d'éviter tout exil extérieur dans la construction romanesque, au risque d'en gagner une moindre légitimité statutaire (9).

## 2. Temps du récit et temps pluriels

Le récit d'un deuil, celui de M. Cauche, Liégeois solitaire et sans ambition, qui perd sa fille, Désirée, au cours de son voyage de noces aux Etats-Unis, n'aurait certes pas attiré notre intérêt s'il ne s'en dégageait toute une éthique de la perte, de l'écart; ainsi qu'une réflexion, touchant souvent le philosophique, sur la relativité du temps au sens le plus large. La lecture qu'en fait Pascal Durand pour Labor en postface se réfère à ce souci bien thiryen d'une attention" (...) à l'immédiateté changeante du monde", en vue "(...) d'y déchiffrer les signes d'une permanence qui ne soit pas figement" (10). Une obsession ou un thème en fait récurrents dans l'œuvre thiryenne et que glosaient déjà, sous fond de science-fiction ou d'un fantastique *sui generis*, **Echec au Temps** (thème mythique et orphique de la machine à voyager dans le temps), **Simul** (aspiration thiryenne et archétypale d'une simultanéité tranquille/tranquillité simultanée, temps primordial, génésiaque, désormais perdu); **Nondum jam non** à la traduction volontairement incertaine et ambivalente d'un "pas encore déjà plus" / "pas encore jamais plus"; **Vie Poésie** (motif du délai et de la tension temporelle du vécu). Comme le résume Pascal Durand, "**Les Nouvelles du Grand Possible** élèvent l'obsession temporelle au niveau d'un questionnement tout à la fois spéculatif et concret, poursuivi dans les méandres d'un récit qui montre sans démontrer" (11).

C'est que, justement, dans la poétique thiryenne la construction temporelle du récit, ou son évocation dans les poèmes, servent un dessein plus vaste et plus profond, à savoir celui de la condition humaine et de son rapport à la temporalité fuyante, à la mémoire obsédante, au temps perdu, au moment qui passe et que l'on voudrait faire durer indéfiniment; aux délais qui s'installent dans la vie à l'instar d'une incontournable suite d'échéances.

Par ailleurs, ce même questionnement spéculatif et existentiel s'appuie fréquemment sur un support en soi-même problématique et polémique; thème qui jalonne comme un souci obsédant toute la production poétique de Marcel Thiry, — vers et prose —, à savoir celui de la matière et de la science, deux instances qui requièrent constamment une approche éthique des choses afin d'éviter un carcan totalitaire au sein d'une logique scientiste toujours terriblement *possible* ou, tout du moins, envisageable et anticipable dans un récit.

**Les Nouvelles du Grand Possible** sont, à ce titre, paradigmatiques d'une inquiétante poussée de la matière et de la science, créatrices de mondes effroyablement parallèles, artificiels ou palliatifs. **Le Concerto pour Anne Queur** (12), récit d'anticipation, met en cause les excès d'une science qui maintiendrait, par un artifice macabre, une secte de morts-vivants, les

Secs, abusivement spirituels. **Besdur** (13) rapporte les effets terriblement secondaires d'une drogue contenue dans un analgésique, aux conséquences incontrôlables. **Echec au Temps** (14) renvoie aux contradictions irréductibles qu'introduit (introduirait) un voyage actif dans le passé. En somme, la matérialité et la technique ne sont pas neutres, elles ne sont pas exemptes d'un jugement éthique; elles ne sauraient se soustraire à une critique à dimension humaine. Dans le cadre plus restreint du récit fantastique, la technique moderne permet d'atténuer une certaine idée du merveilleux traditionnel, et élargit la portée du *possible*, du grand *Possible*. Comme dirait Roger Caillois dans sa "Remarque sur le récit irréel" qui introduit **Echec au Temps**:

*"La science, dans une vaste mesure, modifie la condition humaine, mais par là-même elle en rend les frontières plus nettes et les révèle infranchissables. Plus de pouvoirs sont assurés à l'homme, mais les ténèbres de l'au-delà n'en paraissent que plus redoutables. De leur nuit surgissent spectres et fantômes, revenants toujours prêts à saisir le vif au moment le plus inattendu"* (15).

Une telle vision scientifique du monde se voit franchement élargie, notamment dans le cas de **Distances** où elle s'approprie les données d'un univers relativisé dans l'élément temporel, étendu sur des espaces interstellaires que séparent des mesures relatives et astronomiques (années-lumière), à même d'entretenir la béance de l'imaginaire de M. Cauche, à nouveau celui du grand Possible thiryen.

Mais revenons plutôt au traitement narratif du temps dans la nouvelle **Distances**, véritable horlogerie aux multiples cadrans où M. Cauche, typique héros thiryen, attend, espère, désespère et finit par se perdre en un inexorable échec, justement contre la temporalité.

### 3. *Distances* et les écarts: les décalages du récit

Comme l'ensemble des **Nouvelles du Grand Possible** — et peut-être un peu plus —, **Distances** échappe à toute définition générique, surtout si l'on veut à tout prix la rapprocher, malgré elle, du fantastique traditionnel défini canoniquement par T. Todorov. En effet, aux "récits ambivalents, dans lesquels une hésitation se maintient, jusqu'au terme, entre une explication rationnelle et une explication irrationnelle" (16), **Distances** répond et contraste par hybridation ou indéfinition générique.

Démontons le texte et réduisons-le, au risque de le caricaturer et sans souci sémiotique direct. M. Cauche, comptable chez M. Ambert, "baudet

laborieux", mène une existence solitaire et routinière depuis le départ de Madeleine, son épouse. Celle-ci a quitté son ménage, blasée par une vie faite de routine. D'ailleurs, M. Cauche ne se satisfait-il pas "comme chaque soir" d'une journée bien finie?

*"Alors, Madeleine a fini par craquer. Madeleine, c'était d'entendre tous les soirs à sept heures sept l'approche de cette clarine maritale, qu'elle avait fini par s'en aller. Elle était partie, elle était morte au loin on ne savait trop comment ni avec qui, et il [M. Cauche] était resté seul avec Désirée" (17)*

Une perte, une distance, un écart qui finiront par jalonner tout le récit comme une condition humaine.

A son tour, Désirée quitte, irrémédiablement M. Cauche par son mariage avec Harry-G, un jeune Américain qui l'emmène en voyage de noces aux Etats-Unis. M. Cauche ressentira cette perte-écart comme un vol: Harry-G n'a t-il pas, d'une certaine façon, échangé Désirée contre un pathétique téléviseur, pensant que ce stupide appareil "(...) la remplacerait au foyer du veuf" (18)?

C'est au cours d'un de ces programmes télévisés, plus particulièrement un concours, que M. Cauche se rend compte des distances sidérales et relatives qui composent l'univers. Les écarts interstellaires, mesurés en années-lumière, induisent un paradoxe et une aberration sur la linéarité du temps; embrasent une conception nettement relativiste du temps, ainsi qu'une "horlogerie" narrative où des temps parallèles et rivaux se superposent et s'enchaînent en un simulisme tranquille et primordial si cher à Marcel Thiry: L' "engin introduit chez lui par Harry-G Man [nourrissait] sa curiosité astronomique" (19). Ces étoiles diamétralement éloignées dans d'inaccessibles nébuleuses (Rigel, Orion, Bételgeuse) continuaient d'émettre une lumière/message bien après leur mort; trahissant un écart fatal.

L'induction du simulisme et du parallélisme chronologiques dans l'économie textuelle de **Distances** étant d'emblée lancée; une subtile *synchronie* des temps travaillera et structurera le récit, l'enveloppant d'un questionnement obsédant dans le cadre du grand *Possible* humain.

Aussi M. Cauche aura-t-il le souci continu de suivre au-delà des décalages horaires le périple nuptial de Désirée à travers les Etats-Unis, comme l'annonce le début du récit: "En même temps, ce deux juin, il était sept heures du soir à Liège et midi sur la Californie" (20). Souci d'autant plus prégnant qu'"il s'était à présent familiarisé avec les fuseaux; suivant l'écliptique que traçait le voyage de sa fille à travers les longitudes" (21) et qu'il avait bien conscience "(...) qu'ayant vécu la même durée ils se

trouvaient en des points différents sur le parcours de la journée solaire" (22). Il avait "la conscience simultanée qu'il avait rendu réflexe puis compulsive" (23) de sorte que "(...) malgré l'heure différente il s'était faite [cette cénesthésie] d'un instant commun aux montagnes Rocheuses et à la colline liégeoise de Sainte-Walburge" (24).

Aussi M. Cauche "(...) avait [-t-il] bien une vague idée de ces jeux sur le temps" (25) quand, dans un effort de reconstruction ou de reconsidération d'un temps rendu relatif par trop de distance, il s'émerveille devant cette constatation trop scientifique pour être fausse ou douteuse: "ces rayons qui nous arrivent ce soir de cet astre sont au temps de Napoléon III. S'il y avait sur Canopus des observateurs armés de lunettes assez puissantes, ils assisteraient aujourd'hui à la bataille de Solferino" (26). Une observation abyssale que la perte de Désirée dans un accident de la route aux Etats-Unis, rend rapidement évidente par l'épreuve. Ce courrier, ces cartes postales aux couleurs criardes que Désirée ne cesse de lui envoyer tous les jours; qui mettent trois jours à parvenir en Belgique, et que M. Cauche recevra désespérément trois jours durant, ne renvoient-elles pas, dans leur parallélisme chronologique et narratif, à ces astres lointains, déjà morts, déjà éteints eux aussi et dont la lumière émise il y a si longtemps continue d'être perçue par nos télescopes? En fin de compte, "elles aussi [les cartes postales] mettaient du temps pour lui arriver; quand il les recevait elles le déplaçaient en arrière dans la durée (...)" (27) Tout l'effort de M. Cauche dans sa lutte désespérée contre la temporalité, pour un simulisme primordial et absolu, consistera à jouir infiniment de ce *délai* de lumière que procure le décalage horaire et postal pendant lequel Désirée continue d'émettre même après sa mort.

Le temps chronologique et astronomique induit, dans une complexe superposition du récit, un temps franchement psychologique lié à la jouissance et, bien évidemment, au thème corollaire de la transgression. Ce *délai post mortem* de l'existence artificielle et postale de Désirée est d'un ordre tout aussi subjectif que le *délai* érotique des amants (M. Cauche et Madeleine) transgressant les lois du mariage lors de leur escapade adultérine à Paris; temps psychologique, relatif, concentré, fait d'une extrême jouissance.

Une temporalité transitoire, quoique puissante et rituelle, où s'ébauche sans espoir une impossible victoire sur la mort, sur la perte et sur la finitude. Cette lutte contre l'échéance destinale, et contre l'humaine condition pour tout dire, M. Cauche la reprendra par une jouissance des trois journées entières où la "lumière" astrale de Désirée s'avère matériellement et physiquement perceptible par le biais du "facteur-ange". Il s'agit là d'une démarche existentielle dont les accents pascaliens sont plus qu'évidents. Pierre Halen la résume bien en y devinant une profondeur au-delà du texte:

“une lecture métaphysique et religieuse s’ouvre ici, qui fait M. Cauche celui qui voudrait bien qu’une éternité existe, que quelque chose soit sauvé du temps” (29); une quête mythique de la “rareté, beauté, immobilité, solennité, simultanéité” (30); un matin génésiaque, en somme, aux attributs étrangement divins.

Pour la même raison et dans une stratégie narrative identique, le patron de M. Cauche, M. Ambert mène un combat intellectuel incertain face à l’Histoire. Son entreprise archéologique s’était traduite par des fouilles sur “(...) l’emplacement de sa maison [qui] pourrait bien être celui où Charles le Téméraire et Louis XI avaient failli tomber aux mains des Franchimontois lancés en une folle et suprême sortie pour le salut de Liège” (31); élément métatextuel dans un récit d’une “(...) extrême cohérence du tissu fictionnel” (32), à savoir celle de l’impossible “(...) rêve d’une époque où les distances seraient abolies” (33), quête incessante de simulisme tranquille.

Une semblable *mise en abyme* est réitérée par le personnage de la fille de M. Ambert, Ariadne, vieille fille qui s’adonne au spiritisme. A nouveau un texte spéculaire où se reflète le projet paralléliste et simuliste du temps thiryen. En effet, Ariadne essaie, en vain, de faire revenir des morts inaccessibles, d’en extraire de précieuses informations, abolissant de la sorte toute distance, tout écart, toute perte. Médium impuissant face à la mort, Ariadne tâche de communiquer avec les morts, “(...) étoiles mortes dont on continuait et dont on continuerait longtemps à recevoir la lumière” (34).

Même Madeleine, depuis bien des années disparue, demeure étrangement présente. Elle aussi continue d’émettre sa lumière personnelle, son opinion esthétique. Elle continue de façonner les jugements de M. Cauche en dépit de son irrémédiable absence. Elle aussi participe au parallélisme établi entre les diverses distances que le titre assume dans leur pluralité, et qui finissent par se résumer en une seule: la mort.

#### 4. *Distances*: médiums et échec

Le programme narratif qu’accomplit M. Cauche dans le sens d’un rapprochement, voire d’une totale abolition des distances humaines est inexorablement voué à l’échec. La multiplicité des temporalités est bien trop complexe, trompeuse et tendue pour un héros thiryen, par principe, tragiquement impliqué dans son drame, “plus ou moins responsable de ces accidents, qu’il semble provoquer tantôt par sa trop confiante adhésion à la norme, tantôt par son désir convulsif d’échapper aux contraintes [temporelles] du monde” (35). On ne peut toutefois, pas vouloir s’y soustraire sans en faire les frais existentiels, sans éprouver sa propre contingence et “cette curiosité inquiète des choses” (36). La démarche orphique n’en demeure pas moins légitime et humaine qui tente de sauvegarder le temps transitoire et

fuyant en un simulisme artificiel, pur produit de l'esprit, subjectif et psychologique et, partant, voué à l'échec.

M. Cauche aura l'occasion d'en faire l'expérience à deux reprises et d'en dresser une parfaite symétrie mentale. En effet, la survivance artificielle et purement psychologique de Désirée à la faveur d'un simple retard postal, et la jouissance maximale de ce *sursis* accidentel renvoient intrinsèquement au séjour des amants à Paris et à l'exploitation maximale du potentiel d'un tel délai de transgression. On ne saurait trop y repérer une lutte, perdue d'avance, contre la temporalité fugace, vers la simultanéité tranquille et le parallélisme total dont le récit rend compte.

Désirée

*Toute la fin de semaine, pour lui Désirée parlerait encore. Ce laps de temps lui parut vaste* (37).

*Le tout était de le vivre très lentement, si lentement que ce fût aussi long qu'une vie* (38).

*Or, pendant la même longue durée, deux jours, deux nuits, Désirée vivrait encore, si c'est vivre que de faire sentir* (42).

*Car ce qui adviendrait de Désirée morte le tourmentait bien moins que de sauver et de prolonger tout ce qui pourrait l'être d'une Désirée encore vivante par fugace survivance* (43).

*Le vendredi, au milieu du chemin de cette vie de trois jours qu'il aurait fallu rallentir jusqu' à tendre à l'immobilité du temps (...)* (44).

*C'est un fait aussi que ce vendredi 5 juin, dont M. Cauche s'était promis de faire un très long tissu de moments funéraires autour de la forme de présence qui restait encore à Désirée, fut de même dévoré d'occupations parasites* (47).

Madeleine

*(...) et il s'était mis à en jouir heure par heure avec des raffinements d'avidité parcimonieuse* (39).

*Il avait entrepris de multiplier indéfiniment les minutes de ces quarante-huit heures en leur donnant à chacune une valeur infinie* (40).

*Et vraiment ces deux jours et deux nuits avaient été longs et riches*



comme toute une vie, bien qu'accéléérés vers leur fin suivant la loi cruelle de toute vie (41).

*Ce plan n'empêchait pas que la moitié bientôt de ces deux jours d'amour qu'il croyait sans lendemain allait s'être écoulée. Et le fait est qu'à partir de ce deuxième matin, leur séjour qu'il aurait voulu si lent avait été comme happé dans une machine au rythme de plus en plus rapide; cette période dont il avait tenté de faire tout un âge, on aurait dit qu'étant ainsi promue unité historique elle subissait la loi de l'accélération de l'histoire (45).*

*La deuxième journée, qu'il voulait, éterniser, avait été mangée plus implacablement vite qu'aucune journée de travail (46).*

*Avant de se fondre dans un néant sans rêves de Désirée, il se rappela qu'en rentrant du théâtre, au deuxième soir de sa lointaine équipée parisienne, il avait cédé honteusement au même sommeil écrasant qui l'avait privé d'une oeuvre d'amour de plus avec Madeleine (48).*

L'agencement textuel renvoie, — on l'a vu —, à un inextricable enchevêtrement de temporalités rivales, alliées ou tout simplement parallèles. Il en ajoute stratégiquement une autre: celle de la mémoire, vaste foyer spéculaire et réfracteur d'une lumière d'une époque perdue. M. Cauche aura beau se servir d'adjuvants disponibles; il n'y trouvera qu'une redondante incompétence.

Augustine, femme de ménage de M. Cauche, uniquement douée "d'une mémoire domestique" (49) ne réfracte qu'une bien terne "lumière" de Désirée, toujours partielle et partiale, si peu à même de remplir l'espace d'une perte.

M<sup>lle</sup> Ariadne, médium dans un fantastique parodié, "M<sup>lle</sup> Ariadne Ambert faisait revenir les morts, mais elle n'avait pas eu de chance: à cinquante-cinq ans, elle n'avait pas eu un seul défunt familial" (50), et nettement ironisé, voire génériquement désubstantialisé, "ce n'est pas la peine d'être spirite si l'on n'a pas de famille ni d'amis avec qui converser par les tables tournantes" (51), reconnaîtra les limites de son "art" et saura tirer les conséquences éthiques de son échec: "Mais mon échec a une autre raison... Je crois (je vous l'ai dit, je me suis fait ma croyance personnelle parmi tous ces mystères) que la survie de nos morts est à la mesure de notre amour", digne façon d'avouer son impuissance! D'où cette proposition insensée et extrême du mariage avec M. Cauche, afin d' "(...) abolir entre nous toute distance, et pour arriver à vaincre ensemble la distance qui nous sépare de Désirée" (52).

Le constat d'échec du programme narratif de M. Cauche renvoie à la pertinente analyse de la problématique du temps et du temps problématique,

chers à l'écriture thiryenne, ébauchée par P. Durand (53). En effet, la superposition des multiples temporalités parallèles et le désir (Désirée) d'une récupération totale et primordiale du temps en un simulisme absolu et mythique ne peuvent pas ne pas tenir compte d'une condition, la finitude humaine et le pessimisme fondamental qui régit notre rapport à la temporalité. La question posée en termes kantien demeure actuelle dans l'univers thiryen:

*" le temps n'a qu'une dimension; des temps différents ne sont pas simultanés, mais successifs (tandis que des espaces ne sont pas successifs, mais simultanés)'. Comment dès lors la duplicité peut-elle venir au temps, et comment celui-ci peut-il se partager en niveaux non seulement contigus mais coïncidents?" (54).*

Pierre Halen résume ce paradoxe aberrant que **Distances** illustre, lorsqu'il cite D. Hallin-Bertin: bizarrement, " la révolte exige son échec"(55).

##### 5. Ethique du (dans le) temps:

Nous dégageons finalement l'un des traits majeurs de l'écriture thiryenne: le simulisme temporel. Nous en constatons, par ailleurs, le terrible échec dans l'existence humaine et dans le récit. C'est que toute approche de la temporalité requiert une dimension éthique préalable, à même de la gérer dans la quotidienneté des instants; un *modus vivendi* en somme, qui rende vivable l'écoulement du vécu au prix d'un douloureux renoncement.

M. Cauche devra, donc, se faire une raison, se rendre à l'évidence: "La mort n'est pas autre chose qu'une très [trop?] grande distance" (56). Et en plus, tous comptes faits, "(...) à cette distance, le deuil, ce n'est pas la même chose" (57). Devant la "(...) brusque désolation de son impuissance à freiner le temps" (58), c'est un appel éthique qui prévaut, un appel à reconsidérer chaque instant comme un présent inaugural en soi, assoiffé de sens et, — osons le mot —, d'amour. La mort, la perte et le vide y invitent comme à un bilan personnel et urgent; d'autant plus urgent que le temps s'écoule inexorablement. M. Cauche connaîtra cet éclair de la conscience induit par l'abîme de la perte:

*"Le plan qu'il avait fait de donner pleine valeur aux instants en les aimant à fond un par un, de n'en pas laisser perdre un seul, et ainsi de prolonger la durée en en modifiant l'utilisation interne, en multipliant le nombre de ses atomes utiles (combien d'instant vivons-nous vraiment? N'en*

*faisons-nous pas un déchet immense, par des distractions, des occupations futiles et stupides, par la paresse, par les usages dont on se fait esclave par des fatigues contre lesquelles on pourrait se droguer?(...)" (59).*

Cependant, ce plan s'arrête là. Le héros thiryen sent très vite l'attrait du gouffre; le vertige, affect récurrent dans toute l'œuvre thiryenne et que P. Durand définit en ce qui concerne ces **Nouvelles du Grand Possible**, comme étant "(...) ce qui s'empare du sujet au moment où, confronté à l'irréparable, il se sent pris dans un processus qu'il ne pourra pas enrayer. Ce moment où l'accident tout à coup se précipite en destin" (60).

Aussi, à l'échéance fatale des trois jours où la "lumière" de Désirée était encore perçue, "dans un vertige" M. Cauche "consentit [-il] à la syncope, il tomba" (61) sous le poids d'une temporalité impitoyable.

La leçon d'**Echec au Temps** nous avait déjà appris que l'on ne peut pas manipuler le temps sans en subir les conséquences, sans déclencher une tragédie. Le message éthique de la poétique thiryenne passe par ce tour de force. "dire la dérive de l'instant et l'irréversible fatalité de la mort en conservant cette distance ironique qui rend acceptable le message et cependant en accuse l'Urgence" (62).

José Domingues de Almeida  
Université de Porto

## NOTES

- (1) — Cf. ANDRIANNE, René — "Conscience linguistique et conscience politique" in **Ecriture et identifications culturelles en Belgique**, Louvain-La-Neuve, CIACO, 1984. Cf. aussi EMOND, Paul — **Lettres françaises de Belgique**, Ed. Universitaires, Bruxelles, 1980.
- (2) — BURNIAUX, R./FRICKX, R. — **La littérature belge d'expression française**, Paris, P.U.F., 1973, p. 11.
- (3) — **Ibidem.**
- (4) — HALEN, Pierre — **Marcel Thiry, une poétique de l'imparfait**, Bruxelles, CIACO, 1990, p. 11.
- (5) — Cf. **Ibid.**, p. 13.
- (6) VIVIER, Robert — "Introduction aux récits en prose d'un poète", préface aux **Nouvelles du Grand Possible**, Bruxelles, Labor, 1987, p. 87.
- (7) — **Ibid.**, p. 8.
- (8) — Cf. HALEN, Pierre — **Marcel Thiry, une poétique de l'imparfait**, p. 155.
- (9) — EMOND, Paul — **Lettres françaises de Belgique**, p. 71.
- (10) — THIRY, Marcel — **Nouvelles du Grand Possible**, p. 301.
- (11) — **Ibidem.**
- (12) — Cf. **Ibid.**, p. 197 ss.
- (13) — Cf. **Ibid.**, p. 131 ss.
- (14) — Cf. THIRY, Marcel — **Echec au Temps**, Bruxelles, Ed. Jacques Antoine, 1986.
- (15) — **Ibid.**, p. X.
- (16) — TODOROV, T., cité par P. Durand en postface à **Nouvelles du Grand Possible**, p. 315.
- (17) — THIRY, Marcel—**Nouvelles du Grand Possible**, p. 20.
- (18) — **Ibid.**, p. 21.
- (19) — **Ibid.**, p. 24 s.
- (20) — **Ibid.** p. 17.
- (21) — **Ibid.**, p. 18.
- (22) — **Ibidem.**
- (23) — **Ibid.** p. 19.
- (24) — **Ibidem.**
- (25) — **Ibid.**, p. 23.
- (26) — **Ibidem.**
- (27) — **Ibid.**, p. 25.
- (28) — Cf. **Ibid.**, p. 306.
- (29) — HALEN, Pierre — **Marcel Thiry, une poétique de l'imparfait**, p. 127.
- (30) — **Ibid.** p. 120.
- (31) — THIRY, Marcel — **Nouvelles du Grand Possible**, p. 30.
- (32) — FOULON, Roger — **Marcel Thiry, poète**, Bruxelles, Inst. Jules Destrée, 1969, p. 24. HALEN, Pierre — **Marcel Thiry, une poétique de l'imparfait**, p. 114.
- (33) — **Ibid.**, p. 111.
- (34) — THIRY, Marcel — **Nouvelles du Grand Possible**, p. 28.
- (35) — **Ibid.**, p. 308.

- (36) — HALEN, Pierre — **Marcel Thiry, une poétique de l'imparfait**, p. 17.  
(37) — THIRY, Marcel — **Nouvelles du Grand Possible**, p. 45.  
(38) — *Ibidem*.  
(39) — *Ibid.*, p. 46.  
(40) — *Ibidem*.  
(41) — *Ibidem*.  
(42) — *Ibid.*, p. 47.  
(43) — *Ibid.*, p. 50.  
(44) — *Ibid.*, p. 53.  
(45) — *Ibid.*, p. 56.  
(46) — *Ibidem*.  
(47) — *Ibidem*.  
(48) — *Ibid.*, p. 59.  
(49) — *Ibid.*, p. 47.  
(50) — *Ibid.*, p. 29.  
(51) — *Ibid.*, p. 30.  
(52) — *Ibid.*, p. 70.  
(53) — *Ibid.*, p. 310s.  
(54) — *Ibidem*.  
(55) — HALEN, Pierre — **Marcel Thiry, une poétique de l'imparfait**, p. 164.  
(56) — THIRY, Marcel — **Nouvelles du Grand Possible**, p. 50. (57) — *Ibid.*,

p. 59.

- (58) — *Ibid.*, p. 55.  
(59) — *Ibid.*, p. 55s.  
(60) — *Ibid.*, p. 309.  
(61) — *Ibid.*, p. 73.  
(62) — *Ibid.*, p. 320.

